

ALEXANDRE JOLLIEN

Du bon usage du doute

Chacun projette sur la réalité ses valeurs, ses attentes, ses peurs. Ainsi sans cesse, je juge, je pose des étiquettes, j'évalue. L'Évangile me convie à prendre conscience du danger et de la prétention qui me font jauger autrui. Très tôt, le jugement apparaît dans l'existence. Il permet, souvent au prix de bien des raccourcis, de constituer quelques connaissances aptes à me sauver la vie ; mais celui-ci, si utile à notre survie, peut se retourner contre nous et nous enfermer dans une prison intérieure. Les stoïciens ont bien repéré notre propension à accorder aux choses des valeurs d'usage. Nous distinguons ainsi ce qui est « à prendre » et « à rejeter ». De là à entrer dans une logique de consommation à l'égard du monde et des autres, il n'y a qu'un pas.

Dans l'Antiquité, la thérapie du jugement a été théorisée par les stoïciens, notamment. Les sceptiques nous ont montré que le dogmatisme nous enferme dans la souffrance.

Aussi invitaient-ils à pratiquer la célèbre *epochè*, la « suspension du jugement ». Juger peut causer notre malheur : « *Je dois avoir des enfants pour être heureux* », « *Il faut être riche pour être respectable* »... J'aime l'outil sceptique qui consiste à mettre en doute ces injonctions. Sextus Empiricus, dans *Hypotypose*, propose avec son école un diagnostic : « *Celui qui croit qu'une chose est belle ou laide par nature ne cesse d'être inquiet. Que vienne à lui manquer ce qu'il croit être un bien, il se figure endurer les pires tourments et se lance à la poursuite de ce qu'il croit être un bien.* » Ainsi nos opinions nous rendent esclaves des circonstances, elles nous asservissent à certaines réalités.

Dans le christianisme se trouve cette invitation à considérer les choses « d'en haut » en osant un saine abandon à la providence. Si la situation me paraît désespérée, si son sens m'échappe cruellement, je tente de l'inscrire dans les plans divins qui restent insondables. Il ne s'agit pas

d'un optimisme forcené qui s'évertuerait à justifier le pire mais d'un esprit d'ouverture qui se refuse à figer la réalité. Une histoire peut montrer combien, paradoxalement, la croyance en la providence se rapproche de cette attitude sceptique qui renonce à tout savoir, à tout juger. Un paysan travaillait ses champs avec son garçon qui l'aidait. Un jour, ce dernier fit une chute de cheval et sa jambe se brisa. Tout le village se mit à plaindre le père infortuné qui rétorqua : « *Je ne sais pas si la chute de mon fils est totalement mauvaise pour nous.* » Les jours passent et vient un temps où, la guerre étant déclarée, les jeunes hommes sont bientôt enrôlés par l'armée. Les villageois, dès lors, jalourent le blessé qui évite ainsi le champ de bataille. Devant les envieux, le vieux sage ne

défaille pas et il persévère : « *Je ne sais pas si c'est totalement bien pour nous.* » La joie et l'épreuve trouvent le paysan également disposé, ouvert, accueillant. Osant renoncer à comprendre tout à fait le réel, il sait qu'à poser des étiquettes sur la réalité, nous encourageons le malheur.

Ne pas juger, oser ne pas savoir, était la thérapie préconisée par les sceptiques. La confiance évangélique selon laquelle tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu (Rm 8, 28) permet d'adopter dans l'épreuve comme dans l'allégresse, une attitude non moins audacieuse et libre. Ainsi, cheminer dans l'espérance requiert d'abandonner notre propension au réflexe péremptoire qui ôte à la réalité la chance de nous enseigner. ●

Un exercice spirituel avec les sceptiques

« Nos opinions nous rendent esclaves des circonstances, elles nous asservissent à certaines réalités. Les sceptiques nous invitent donc à pratiquer la “suspension du jugement”, à mettre en doute les injonctions dans lesquelles nous nous enfermons. »



ALEXANDRE JOLLIEN

Philosophe et écrivain, Alexandre Jollien est né en 1975, à Savièse (Suisse). Il est l'auteur, notamment, de *Éloge de la faiblesse*, *le Métier d'homme* et *la Construction de soi*.
lachronique@lavie.fr

FLOREAE SURUN

